

## Toussaint

« Nus...tous nus dans l'éther ! » : notre cher et regretté Abbé Quoëx, qui fut professeur de liturgie au séminaire de Wigratzbad, aimait à rapporter avec amusement l'introduction tonitruante, déconcertante et – pour tout dire – assez loufoque de ce prédicateur qui, désireux de présenter à ses auditeurs la condition des corps glorieux dans le Ciel, s'était lancé dans cette envolée lyrique...d'un goût plutôt douteux ! Présenter la condition des corps glorieux dans le Ciel : l'entreprise ne manque pas d'audace mais sans doute est-elle passablement au-dessus de nos forces. En effet, le Paradis est, à proprement parler, « inimaginable » - c'est-à-dire qu'on ne peut, à l'aide de notre seule imagination, nous en faire une représentation adéquate. Le Ciel est, par essence, un monde surnaturel, un monde divin, dans lequel, dans l'amitié et le rayonnement du Dieu trois fois saint, contemplé, aimé et chanté face-à-face, sans l'obstacle d'aucun voile, ni d'aucune tache, nous serons pleinement transfigurés.

Or, toute notre connaissance en ce monde s'appuie sur les données que nous offre le sensible et que recueillent nos sens ; même nos pensées, nos savoirs, nos sagesses les plus élevées prennent appui sur cette humble fondation : je peux comprendre ce qu'est la justice car je connais autour de moi des personnes justes ; je conçois ce que signifie le chiffre « trois » car je rencontre dans ma vie des ensembles de trois pommes, trois manteaux, trois maisons ; je peux toucher du doigt ce qu'est la paternité de Dieu à partir de l'exemple que les pères – pères de famille ou pères spirituels – que je côtoie offrent à mon expérience...mais le Ciel : cette « terre nouvelle » et ces « cieux nouveaux », radicalement nouveaux, dont parle l'Apocalypse, ce monde où, selon ce même livre, il n'y aura plus d'autre lumière que celle de l'Agneau vainqueur, où l'on entendra plus ni larmes, ni cris, ni peines, ce monde sans pesanteur ni fatigue, sans haine ni jalousie ; ce monde où le temps ne s'écoulera plus et où l'espace ne bornera plus : comment nous le représenter ?

Il faut sans doute s'y résoudre : ce monde est inimaginable. Cela signifie-t-il pour autant qu'il n'existe pas ? Nullement ! Croire qu'existe uniquement ce que peut représenter mon esprit, ce serait tout simplement...me prendre pour Dieu. La réalité, par bien des aspects, dépasse la seule puissance de mon imagination. Puis-je vraiment me représenter en cet instant les bâtonnets d'ADN ondoyant dans les cellules au plus intime de mon organisme ? Je ne le pense pas...pourtant l'ADN existe bel et bien ! Et ces millions de kilomètres, d'années-lumière qui séparent notre bonne vieille planète des frontières de l'univers : puis-je réellement m'en faire une représentation adéquate ? Pas

davantage...pourtant, ils sont tout aussi réels que les quelques kilomètres qui séparent la Madeleine de mon domicile. Mais, voilà : passé une certaine mesure, notre imagination défaille car ce mystère de l'infiniment petit ou de l'infiniment grand est-au-delà de la prise immédiate de nos cinq sens, au-delà de notre expérience commune, dépourvue des ingénieux instruments qui viendront prolonger notre vue, notre toucher et notre ouïe. Or, si cela est vrai, déjà, des merveilles démesurées de notre univers, combien plus pour le Paradis qui excède notre monde tout entier puisqu'il est entré définitive e bienheureuse dans le monde de Dieu !

Pour autant, dirons-nous alors que nous marchons sans repères, que nous avançons à l'aveuglette puisque nous n'avons pas l'expérience du but et de la destination de notre voyage ? Non, mille fois non puisque nous mettons nos pas dans les pas de Celui qui est, tout à la fois, venu de Dieu et revenu de la mort. Nulle autre religion que le christianisme ne peut se prévaloir d'un tel privilège : celui qui nous guide connaît parfaitement et le but et le chemin. Le Ciel est, de toute éternité, sa demeure ; quant à la vie sur la terre, il en a parcouru le chemin jusqu'à briser l'obstacle qui nous barrait la route : le péché ; jusqu'à surmonter le fossé qui nous effrayait : la mort. On ne suit pas un guide novice dans une ascension difficile, dans laquelle on risque toute sa vie mais on peut, en toute confiance, se remettre entre les mains de celui qui a déjà des milliards de fois, conduit à bon port celui qui l'implorait.

Un jour, mon père se trouvait à table avec l'ancien grand Rabbin de France ; ils en viennent à parler de la Résurrection et mon père interroge le Rabbin pour savoir comment les Juifs envisagent la vie après la mort...son interlocuteur rabbinique commence à se perdre dans une explication un peu confuse : « Oh, la Résurrection, ce sera pour la fin des temps ; mais, bon, ceci étant dit, on ne sait pas trop comment cela se passera...après tout, personne n'est jamais revenu pour nous en parler »...et mon père de répondre au tac-au-tac : « Eh bien, si ! Il y a le Christ... ». Grand silence...C'est pourtant, la réponse qui change tout !

Et plus nous cultiverons notre intimité avec le Christ – désormais dans sa Gloire, plus le Ciel, plus la réalité du Ciel prendra consistance dans notre vie : non seulement le Ciel après cette vie mais le Ciel dès maintenant présent dans mon cœur, du moment que Dieu s'y tient. Une petite carmélite racontait la chose suivante : « lorsque je suis un peu morose, lorsque cela ne va pas trop, je prends une chaise, je m'assois et je pense à Dieu, infiniment bienheureux qui est en mon cœur ; je pense à ce bonheur immense présent dans mon cœur...et la joie revient ! »Quelle sagesse !...et quelle joie !

Abbé Jean-Baptiste Moreau